

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 268-272

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Je me vois dans la pénible obligation, au début de cette première chronique de l'année, de faire aimablement remarquer à certains lecteurs, d'une perspicacité trop sûre pour n'être pas au moins douteuse, que je n'ai jamais eu, tel mon mystérieux prédécesseur, l'humble prétention de briller de ma propre lumière par définition, surtout dans un ciel aussi troublé que le nôtre. — Rectification faite, je reprends le cours des événements locaux, « là où l'étoile s'arrêta. »

Il serait certes beaucoup plus intéressant, plus palpitant, plus passionnant, plus captivant, et pour vous et pour moi, de vous parler des événements internationaux en de grandes et « ventriloquentes » périodes ; en tous cas, je plains le triste sort de la génération à venir, destinée à démêler l'emberlificotant peloton d'intrigues diplomatiques et politiques, qu'un homme à moustaches noires a brouillé avec tant d'art et d'amour ! Mais je ne tiens pas à m'attirer les foudres de mes rédacteurs, ni Celles de mes lecteurs, ni celles d'Anastasia, de ressuscitée mémoire. On raconte en effet que les Anciens croyaient à trois Parques qui respectivement formaient, dévidaient et coupaient le fil de la vie. C'était beaucoup trop compliqué : aujourd'hui on a simplifié tout cela, car la centralisation et l'unification sont de vogue. Nous ne vénérons plus qu'une Parque : Anastasia qui coupe le fil... de nos écrits. Repose en paix, ô blonde déesse, et laisse dormir tes ciseaux qui bâillent de sommeil. Quand on a mangé — sur le pouce, je veux bien, et logé — sur la paille, il est vrai, pendant cinq jours dans un délicieux et charmant institut « quelque part à Saint-Maurice », le tout aux frais de la Princesse, il faudrait être un monstre d'ingratitude pour te donner, c'est le cas de le dire, du fil à retordre.

Je m'excuse confusément auprès de mes lecteurs de ce fastidieux préambule, indispensable pour m'attirer les faveurs de la section « Presse et Radio », peut-être même celle de la censure rédactionnelle... On vous a déjà dit comment nous avions pieusement rendu les derniers devoirs à l'année défunte, ainsi que les surprises réservées à l'aventure du testament-catalogue. Entre nous, j'avoue que j'ai toujours craint quelque éventuelle bagarre, lorsqu'une affiche invitait ingénument tous ceux qui « méritaient » des prix à gagner l'estrade (une estrade, entre parenthèses, à qui les escaliers donnaient un air étrange de... guillotine). Pourtant la sage confiance de notre administration ne fut point déçue : il n'y eut pas de bagarres, faute de bagarriers ; l'affiche avait dû passer inaperçue. — Que vous dire des vacances ? Ces choses-là ne se disent pas, mais se vivent ; et maintenant qu'elles sont mortes, je ne me sens guère en veine d'oraisons funèbres. Le 9 septembre, Hubert Ruckstuhl, un des sympathiques « Drillinge » qu'effleura une gloire éphémère, choisissant la meilleure part, prend l'habit des

chanoines de l'Abbaye, avec Emmanuel Gex-Gollet de Morgins, ancien élève du Collège de Sion. En nous recommandant à leurs ferventes prières, nous leur offrons de tout cœur celle de leurs anciens camarades. Peu après, c'était la fête de S. Maurice et ses Compagnons, qui est comme un dernier feu de joie avant la sombre rentrée, et qui, cette année, revêtit une signification particulièrement poignante. C'est ce que développa éloquemment M. le Chanoine Pittet, recteur du Collège St-Michel à Fribourg. L'office pontifical fut célébré avec une grande piété par S. R. Monseigneur Nestor Adam, Prévôt du Grand-Saint-Bernard. Le ciel qui en sa clémence nous avait accordé une trêve d'un jour de beau temps, rehaussa de l'éclat de son soleil le lent déroulement de la procession rutilante. Après le beau temps : la pluie ; le dernier jour des vacances approche : on colle avec ardeur sur ses valises de petites affiches d'hôtels ou de bleds aux noms mirobolants qui feront loucher les copains. Alors le ciel retombe dans son marasme coutumier et pleure à froides larmes sur la rentrée des étudiants. A ce propos, je n'ai encore jamais pu résoudre cet angoissant dilemme : est-ce le temps qui rend les internes maussades comme des recrues qui rentrent à la caserne, ou les internes qui, par leurs sarcasmes habituels sur le « sale trou » rendent le temps maussade ? On se serre mornement la main, on se demande sans grande conviction des nouvelles des beaux jours ; on « pose » à prendre des airs « de ne pas y toucher ». Mais les nouveaux ont des préoccupations beaucoup plus absorbantes que celle d'admirer l'art du bluff chez certains anciens. Voici des parents qui recommandent à Monsieur le Recteur résigné leur garçon « timide mais intelligent » ou vice versa, selon la tradition. Ailleurs, une sœur explique à un nouveau tout désemparé quelques points de repère pour ne pas perdre le nord : « Voici la Cime de l'Est, le Catogne, les Dents de Morcles... » Quelle inconsciente cruauté, ô ma sœur, de détruire ainsi dès le premier jour l'unique attraction et distraction du patelin pour les jours où il pleuvra sur la ville et dans le cœur ! « Jamais je ne pourrai m'y habituer » se lamente un gosse dans un coin obscur. — Mais si, mon petit : « l'homme, comme l'a si justement dit un auteur russe, est un animal qui s'habitue à tout » ; et je ne doute pas, chers lecteurs, que si vous avez l'excellente habitude de lire mes chroniques, vous ne preniez la non moins bonne habitude... de dormir debout.

Il faut vous dire que nous avons été légèrement déçus par cette rentrée qui s'intitulait d'une façon provocante : « comme d'habitude ». On espérait en effet dans certains milieux, ordinairement bien renseignés, que les quelques similitudes qu'offre notre établissement avec certain bâtiment militaire, par exemple une caserne, contribueraient à le faire employer comme tel, sinon, comme disait l'autre : « ça ne vaut plus la peine d'avoir la guerre ! » Déjà nous avions joyeusement consenti au sacrifice de céder notre place — au moins provisoirement — aux vaillants défenseurs de notre pays (je crois que c'est ainsi qu'on appelle les soldats aujourd'hui). Hélas ! on n'en logea que fort peu au collège, simplement histoire de nous faire

sentir la paille et la poudre. Les chanoines, encore plus patriotes que nous, avaient prévenu nos intentions : ils voulurent les loger chez eux. Mais tout n'alla pas tout seul : il en arriva de drôles. Un beau matin, Monsieur le Prieur se trouva bloqué dans sa chambre par un amas de paille qui immobilisait sa porte. Frère Georges, alerté par téléphone, fit en toute hâte évacuer les lieux et délivra le prisonnier. Un beau matin encore, Monsieur Saudan, sortant de sa chambre dans l'obscurité complète, posa délicatement son pied au milieu... de la figure d'un soldat. On ne signale heureusement aucun dégât de part et d'autre. Tout au long du jour, de sonores « Déposez les sacs, prenez les casques », se croisent avec des oraisons jaculatoires qu'on rechercherait vainement dans un bon livre de piété, et font vibrer les voûtes — heureusement solides — du couvent. Tout de même, on peut être plein d'affection condescendante à l'égard des animaux, sans ressentir nécessairement une sympathie toute spéciale à l'égard de nos petites sœurs les puces ! On peut aimer le chant du coucou, sans se délecter de celui du « pioupiou ». D'ailleurs n'est-ce pas S. François qui affirmait dans un anglais très pur : « Noise makes no good, good makes no noise », ce qui se prononce et se traduit : « le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit. » Les soldats qui couchaient à l'Abbaye ignoraient sans doute l'anglais... ou saint François. Tout cela ne serait pas arrivé, si on avait eu la bonne idée de les loger au collège. On se demande actuellement dans les milieux compétents, s'il faudra définitivement sacrifier la paix du monastère à celle du monde...

Maintenant il ne reste plus aux nouveaux-nez, comme dit spirituellement Charly, qu'à faire la charmante connaissance des autorités et du règlement de la maison. C'est Monsieur le Recteur qui dans une chevauchée fantastique et une éloquence paterno-philosophique se charge de le faire. Soucieux de notre bien-être physique et moral, il nous interdit âprement le cinéma et le café. Passe encore le cinéma, dirait la Fontaine, mais le café, divin breuvage ? Et pourquoi donc, tout en nous recommandant de bien travailler, insiste-t-on longuement sur les conditions indispensables pour être non-promu, ou coulé corps et bien par quelque heureux sous-marin, en forme de un ou de zéro ? Toutefois, l'esprit critique n'étant admis et exigé qu'en matière de philosophie, je m'incline respectueusement. Peut-être même les Philosophes y mettent-ils trop de zèle : témoin Geinoz qui considère un œuf comme un bipède en puissance, ou Darani qui, pour les besoins de la cause, baptise son coq (un coq gaulois certainement !) qu'il ne possède qu'en imagination du nom de « Daladier » !

Le 9 octobre, Messieurs les Chanoines Denis Défago et Denis Terraz, surveillants des Petits, inaugurent solennellement la triomphale théorie des fêtes de professeur.

Après toutes les avanies cacophoniques et anharmoniques que les voûtes monastiques avaient supportées en silence, une réparation s'imposait. On fit appel au célèbre pianiste polonais Mieczyslaw Horszowski, qui a donné en Valais plusieurs concerts consacrés à Chopin, concerts dont le bénéficiaire sera

intégralement versé aux enfants polonais victimes de la guerre.
Voici le programme :

I^e PARTIE

Polonaise Fantaisie, op. 61

24 Préludes, op. 28.

Agitato — Lento — Vivace — Largo — Allegro molto —
Lento assai — Andantino — Molto agitato — Largo —
Allegro molto — Vivace — Presto — Lento — Allegro —
Sostenuto — Presto con fuoco — Allegretto — Allegro
molto — Vivace — Largo — Cantabile — Molto agitato —
Moderato — Allegro appassionato.

II^e PARTIE

Sonate en si bémol mineur, op. 35

Grave — Doppio movimento

Scherzo

Marche funèbre

Presto

Nocturne en si majeur

4 études de l'opus 25.

Tout ce que mon ignorance en matière musicale me permet de vous dire, c'est que ce furent deux heures d'évasion dans la beauté, deux heures qui passèrent (mes professeurs m'excuseront d'autant plus volontiers qu'ils seront du même avis) comme deux heures de classe n'ont jamais passé. Voici l'avis d'un critique compétent : celui de M. Charles Matt, paru dans le « Confédéré » du 10 octobre :

« Ce que nous avons entendu ne comporte pas d'autre commentaire que le silence de l'admiration. Aussi nous nous bornerons à quelques observations que tout le monde du reste a pu faire.

Sans doute M. Horszowski prend rang parmi les grands virtuoses du piano, un virtuose capable de toutes les prouesses digitales ; mais il est mieux que cela, il est un poète sensible à toutes les émotions humaines, et nul mieux que lui ne pouvait nous mettre en communication avec l'âme noble et douloureuse du grand Polonais.

Qui n'a admiré la magistrale autorité avec laquelle il rendit la sonate en si bémol mineur, toute débordante de passion douloureuse, d'ardeur et de vie ? La note apaisée et grandiose à la fois dans laquelle il interpréta la Polonaise-Fantaisie, op. 61 ? L'étincelante virtuosité de son jeu dans les Etudes ?

Qui n'a surtout remarqué la plénitude de vie intérieure qu'il a comme insufflée aux 24 Préludes, et l'art avec lequel il sut conserver à chacun de ses tableaux sa signification précise ?

Entre toutes ces pages d'exécution transcendante, le quinzième Prélude nous a paru le joyau sans prix, le chant divin qu'on n'entend qu'un jour et qui reste pour la vie gravé dans le cœur.

Très applaudi et rappelé, M. Horszowski revint avec une parfaite bonne grâce au piano pour nous jouer une Mazurka et la Polonaise en la majeur. »

Quant aux auditeurs, leur joie était générale : était-ce la jouissance de deux heures de concert ou de deux heures de congé, je ne voudrais pas le dire. Quelques-uns s'intéressaient particulièrement, aux dépens des voisins, à voir évoluer les doigts de l'artiste. D'autres suivaient avec un zèle par trop bruyant et indiscret le déroulement du programme. D'autres enfin prenaient des airs inspirés de connaisseurs, et je vous assure que c'était fort bien réussi ! Le lendemain, tandis que je me promenais dans les couloirs abbaciaux, encore tout pleins des merveilleux échos de la veille, un nouveau, s'approchant gauchement de moi dans un grand désarroi mélangé d'accent du terroir, me demanda un chemin pour rentrer au collège. Ça devait être, selon toute apparence, quelque Bernois qui venait de finir d'écouter le concert...

C'est encore une après-midi de congé que procure aux Lycéens, quelques jours plus tard, la fête de Monsieur le Chanoine Roger Gogniat, leur professeur de physique. On abandonna pour quelques heures l'atmosphère du laboratoire pour savourer l'air pur dans la région de Salvan et du Gueuroz. — A force d'entendre répéter sur tous les tons que l'heure était grave, on a eu beaucoup de peine à y croire, quand cela arriva pour tout de bon. Et il n'a rien moins fallu que l'absence de quelques-uns de nos camarades du Lycée pour réaliser la présence imminente de la guerre. Le Lycée en effet est maintenant à effectif réduit, pour le plus grand bonheur d'ailleurs des vice-présidents de sociétés, dont le président sert la patrie. Mais ils reviennent un à un ceux que nous avions vus partir d'un œil inquiet et d'un œil jaloux, que nous plaignions à la fois et traitions de veinard ! Bientôt peut-être, ce sera nous les « veinards »...

Et voici, pour terminer, une recette à l'usage de mes camarades d'infortune que ronge un noir cafard. Si, à l'instar de Montesquieu, quelques pages de lecture suffisent à dissiper votre « spleen », lisez un ouvrage de circonstance : « Pour les heures de cafard » de Pierre l'Érmite. Il y a bien des chances que le cafard n'attende pas la fin du bouquin pour vous lâcher. Mais, pour tuer le cafard efficacement, économiquement, radicalement, infailliblement, définitivement, sûrement, irrémédiablement, il n'y a qu'une chose : la poudre insecticide...

Chers lecteurs, soyez dorénavant un peu plus indulgents — si c'est possible — pour mon style. J'ai été en effet promu ce soir à un honneur qui me comble de bonheur : le collège peut griller, le monde peut flamber : je suis pompier
... pour vous servir

André RAPPAZ, Phil.